

MAGAZINE J. DE LA VERGNE
PRESIDENT
MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant
Phone Main 3487
BUREAU: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

TEMPERATURE.
Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La.

Rien ne m'étonne d'eux, me dit un commandant qui a fait, il y a quatorze ans, la campagne contre les boxers. En Chine, ils s'entraînaient déjà, ils se faisaient la main. Et il me raconte qu'étant cantonné avec sa compagnie, il était alors capitaine adjutant-major dans un village appelé Lao-Mou-Tien (octobre 1900), il vit un jour un peloton de Prussiens qui sous le commandement d'un lieutenant, surveillaient une douzaine de Chinois qui creusaient des trous. Il s'étonna, s'informa auprès du lieutenant et il apprit que les fils du télégraphe allemand ayant été coupés la nuit précédente auprès de leur village, ces Chinois allaient être fusillés, et qu'avant l'exécution, on leur faisait creuser leur fosse. Le capitaine français ne put s'empêcher de dire au lieutenant prussien: "Eh! bien, ce n'est pas très chic ce que vous faites là. Sans doute, si vous étiez à leur place, de l'autre côté de la barricade, vous auriez la sucer froide." L'autre ne répondit rien et continua. Evidemment, la Convention de Genève que l'Allemagne a signée n'est pour eux qu'un chiffon de papier. Ils peuvent bien nous trouver légers et frivoles: notre façon de "parler chiffons" n'est pas la même que la leur, en effet. Chiffons de papier aussi la Déclaration de Saint-Petersbourg et les Actes de La Haye. Tous ces chiffons, le Kaiser chiffonnier les a mis dans sa hotte sanglante, et il en a fait un beau papier blanc sur lequel il a écrit les articles d'une Convention non pas internationale, mais nationale, allemande, pan-germaniste; Convention élaborée à Berlin, où il n'y a plus de juges depuis longtemps! Convention enseignée dans leurs écoles de guerre, où parallèlement à la technique d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, aux cours d'histoire et de géographie, de fortification passagère et permanente, les cours d'atrocités: "Grausamkeitkunst!" ne doit pas être le moins consciencieusement professé, ni le moins joyeusement suivi. Cependant, dans son carnet démontable, loin, bien loin du champ de carnage, Guillaume II cosmétique vers le ciel qu'il implore les deux croces de ses moustaches pointues. Par la télégraphie sans fil, une des dernières et merveilleuses découvertes de nos savants, à ses soldats ivres de notre champagne, il ordonne de bombarder et d'incendier la cathédrale de Reims. Le jour de la bataille de Sedan, son grand-père Guillaume Ier, voyant les charges épiques de nos cavaliers, s'écriait: "Les braves gens!" Mais le petit-fils est incapable d'admiration et de générosité. Une résistance héroïque l'exaspère. Il rappelle ce malheureux enfant qui, mordant dans une tartine de miel, veut écraser une abeille contre une vitre; "Ah! la sale bête, s'écrie-t-il indigné, c'est qu'elle pique!" La peur de l'éroulement final jette Lohengrin dans une sorte de sadisme de-

La noble Angleterre

Nos amis et vaillants alliés les Anglais ne suivent pas la même méthode que nous. Ils se battent bien, nous aussi. Mais ils parlent aussi bien qu'ils se battent et ne craignent pas d'expliquer la bataille. Leurs grands orateurs, sir Edward Grey, M. Asquith, lord Roseberry, M. Winston Churchill rendent compte de ce qui se passe et fournissent sur la situation d'éloquents commentaires. Sir Edward Grey, quand le premier coup de canon fut tiré, publiait un Livre bleu, qui est un document historique inestimable. Notre ministre des affaires étrangères, profitant des loisirs que la guerre lui ménagera, hélas! longtemps encore, aurait pu préparer pour nous un Livre jaune. Comme je n'ose l'espérer, j'ai lu et relu le Livre bleu. Je veux citer une dépêche admirable de sir Edward Grey, en faveur de la paix; elle exprime les sentiments d'un homme de cœur, et fait contraste avec les froids documents diplomatiques. L'Allemagne lui a promis, s'il veut rester neutre, de ne prendre aucun territoire français sauf aux colonies. Le ministre anglais repousse la proposition, et la juge inacceptable au point de vue le plus pratique: car la France, tout en gardant son territoire, pourrait être humiliée au point de ne plus être une grande puissance. D'autre part, écrit-il à son ambassadeur à Berlin, sir Edward Goschen, "si nous acceptons aux dépens de la France cet abominable marché, le bon renom de l'Angleterre serait terni à jamais." Mais en même temps et dans la même lettre il multiplie les plus nobles exhortations pour le maintien de la paix: "Parlez, dit-il, au chancelier en ce sens, montrez-lui, avec la plus ardente insistance, que la seule manière de maintenir entre son pays et le nôtre de bonnes relations est de les faire travailler ensemble pour la paix de l'Europe." "Je dirai plus encore: si la paix de l'Europe peut encore être sauvée et cette crise surmontée (c'était le 30 juillet), tout mon effort personnel tendra à préparer quelque arrangement dans lequel l'Allemagne pourrait participer, et par lequel elle pourrait être assurée qu'aucune politique agressive ou hostile ne sera poursuivie contre elle ou ses alliés, ni par la Russie, ni par la France, ni par nous-mêmes, unis ou séparés. J'ai désiré cela; j'y ai travaillé autant que je l'ai pu pendant la crise balkanique; et l'Allemagne ayant eu en vue le même objet, nos relations sont devenues sensiblement meilleures." "Mais cette idée semblait encore une utopie et ne pouvait s'exprimer en une formule définie. Or, si nous venons à bout de la crise actuelle, la plus redoutable que l'Europe ait connue depuis plusieurs générations d'hommes, dans le soulagement, dans la réaction salutaire qui suivra, des ententes mieux définies, et qu'on n'osait espérer jusqu'à présent, pourront se produire entre les puissances." Ainsi parla sir Edward Grey, emporté par un généreux amour de la paix. Parlant jusqu'au bout de ce qui permet la réserve diplomatique. Ces nobles paroles n'eurent point d'écho. Quand on qualifie les traités de chiffons de papier, peut-on parler l'oreille aux plus éloquentes et logiques adjurations d'un grand citoyen? Malgré des efforts si louables et si raisonnables, la guerre éclate. L'Allemagne ne se contente pas de la perspective d'une entente qui assurerait la paix. Elle ne saurait admettre que la paix qu'elle imposera à tout le monde. Alors, le ton change: autant l'adjuration pacifique a été émouvante, autant est ferme la résolution guerrière. Il y a huit jours, M. Asquith prenait la parole à Edimbourg, et disait: "Nous nous battons pour trois raisons, la première, c'est d'affirmer la sainteté des traités, et de tout ce qu'on a justement appelé le droit public européen. La seconde, c'est de maintenir l'indépendance de nations libres, et relativement faibles, contre les abus et les violences des forts. La troisième, c'est de tenir tête, dans l'intérêt non seulement de notre Empire, mais de tout le monde civilisé, à l'insolente prétention, que manifeste une seule puissance, de dominer dans tout leur développement les destinées de l'Europe." J'ai cru intéressant de traduire, en les résumant, ces paroles des deux grands ministres anglais. Jamais l'impératif humain ne s'est montré plus fidèlement attaché à la paix, ni plus justement résolu à la guerre. Cette guerre est une guerre d'idées. Elle marquera dans l'histoire des hommes un progrès. Si nous faillait, par un symbole, figurer dans l'imagination des hommes la Force brutale que nous combattons, l'ennemi nous a fourni ce symbole: c'est le squelette fumant de la cathédrale de Reims. DENYS COCHIN. De l'Académie française.

HYDRO THEB MASS.
Précédé scientifique de bains suaves.
M. et Mme ROBERT GOBERNET.

Je remercie le juge Baker, du plus profond de mon cœur, pour son impartialité.

L'ORPHEUM

L'Orpheum nous offre une autre étoile dramatique pour la semaine courante. M. Robert T. Haines, avec une compagnie de choix, met en scène la pièce-cette en un acte intitulé, "The Man in the Dark." Mlle. Esther Van Elytze remplit le seul rôle féminin de la pièce. Mlle. Mabel Berry, qui vient ensuite au programme, est une soprano de talent. Elle se fera entendre dans des morceaux choisis d'opéras et dans des chansons composées expressément pour elle. Ethel Kirk et Billy Fogarty deux chanteuses et diseuses de genre, joignent à leur grande beauté des costumes merveilleux. Les Randalls sont des tireurs d'une rare habileté avec la carabine et le pistolet. Leur acte, qui a pour titre, "17 Minutes en Arizona" est des plus pittoresques. Charles F. Semon, connu sous le pseudonyme de "Narrow Fellow", est un comédien de rare talent. Son entrée en scène seule est un motif d'hilarité, et son répertoire de chansonnettes est unique. Dupré et Dupré sont des artistes consommés dans l'art de se servir de bicyclettes et de monocycles. Le "Orpheum Travel Weekly" donne une série de vues très intéressantes. On voit défiler sur l'écran les troupes françaises, russes et allemandes au moment où elles furent appelées pour la mobilisation. Pour la semaine qui commencera le 19 octobre la direction annonce au programme "Meredith", une énigme musicale, qui a fait sensation dans les théâtres de l'Est. La note à payer Le Figaro. La destruction de la cathédrale de Reims, après Louvain, après Malines, a suggéré à plusieurs écrivains la même idée. Le vainqueur peut exiger du vaincu des milliards pour reconstruire ses ponts, refaire les maisons détruites, indemniser les victimes de la guerre; mais les milliards ne restitueront ni à nos amis belges ni à nous les trésors d'art que l'abjecte agression allemande nous a cotés. Or, il faut que tout se paye. Comment ces forfaits-là seront-ils payés? M. Léonce de Joncières s'est posé la question et y répond: Louvain, Malines, Reims et tant d'autres ruines fumantes doivent être payées par le tre-

nor artistique que détiennent indolument le Teuton, Berlin, Munich, Dresde, Cassel et toutes les autres villes germaniques où sont prisonnières les œuvres qui forcent l'admiration de la postérité, doivent laisser à de plus dignes gardiennes les merveilles qu'elles possèdent. L'Allemagne, reniée par ses penseurs et ses artistes, est au ban de l'humanité civilisée. Que peuvent faire chez les Huns les frontons d'Egine? Albert Dürer escortera de ses Christs et de ses Madones les Bergeries de Watteau et les Menuets de Lancret, exilés si longtemps à Potsdam, et tous les Muséums et Pinacothèques "kolossales" pleins de désert et d'échos funèbres, resteront debout dans les villes déchues, comme des témoins de leur honte à travers les siècles.

Notre confrère André Maurel, qui connaît bien les musées allemands, a eu, en même temps, la même idée. On devrait, nous écrit-il, informer officiellement le gouvernement allemand que toute acte de vandalisme comme ceux commis à Louvain, à Malines et à Reims, seront payés, lors de la paix, non pas en argent—un peu plus, un peu moins! et ça ne compenserait rien—mais bien en nature. C'est-à-dire que, à chaque ruine de monument public et d'œuvre d'art ou de science (bibliothèque de Louvain), correspondra un prélevement sur les musées et universités allemandes. Reims, cent tableaux à choisir au musée de Berlin, Louvain, cent manuscrits de la Bibliothèque royale, la glyptothèque et la pinacothèque de Munich sont riches. Le musée de Dresde regorge de trésors. Nous nous rembourserions en ces équivalences. Il ne faudra pas oublier non plus les collections impériales de Potsdam et du château royal de Berlin, où rayonnent nos maîtres du dix-huitième siècle. Les plus beaux Watteau sont à Berlin, au total vingt et un, sans compter les fausses Enseignes! Ceux-là aussi pourront nous dédommager quelque peu. Le traité de Tolentino, dicté par Napoléon, a valu au Louvre ses plus belles œuvres. Et ces prises ne venaient pas en compensation légitime de déprédations sur notre sol. Enfin, notre collaborateur Arsène Alexandre, inspecteur des musées des départements, et qui était en tournée depuis quelques semaines, nous adresse, à propos du délicieux musée de Reims, qu'on avait un instant cru détruit par le bombardement, une lettre émouvante à la fin de laquelle il exprime son avis sur cette même question. C'est même mieux qu'un avis qu'il s'agit ici: c'est d'un projet.

DES BOSSES IRRITANTES QUI COUVRAIENT LE CORPS
C'était comme de feu. Elle ne pouvait détenir la nuit. Son bébé avait lui aussi une éruption sur l'oreille. Le Savon et l'Onguent Cuticura les guérissent.

LA NOTE A PAYER
Le juge Baker, de la cour criminelle de district, a accordé une nouvelle audience de cause, à George T. McLaughlin, condamné pour le meurtre de sa femme, Mary, le 24 juin, 1913. Lorsqu'on lui a annoncé la nou-

Soyez Heureuse
PRENEZ LE VIN DE Cardui
Le Tonique pour Femmes
Mme Delphina Chané écrit de Collins, Miss.: "J'ai souffert terriblement de maux particuliers aux femmes. Nous vivons chez nous, mais on aurait dit que je n'avais plus de vie. J'ai décidé d'essayer votre produit. Après l'avoir pris je devins de mieux en mieux tous les jours. Maintenant je me sens aussi bien que je me suis jamais sentie." Essayez Cardui aujourd'hui!

L'Art de la Cruauté

Le vieil homme qui me conduisit de la gare de Meulan à Gaillonnet, dans le sensible Vexin, est un brave qui a combattu à Magenta et à Solferino. Tout en excitant amicalement de la voix un vieux cheval noir dont la réquisition n'a pas voulu, il me raconte ses campagnes: "Ça chauffait à Solferino... la bataille a duré douze heures... plus de cent mille hommes de chaque côté; mais ça se passait entre militaires. Le combat fini, on respectait les femmes et les enfants; on faisait une guerre humaine. Qu'est-ce que c'est donc que ces gens-là?" Ces gens-là, vieux braves, ce sont les Boches, les dignes sujets de l'empereur Guillaume II. Solferino, Magenta, guerres du dix-neuvième siècle, guerres des temps passés, guerres humaines! Le Kaiser aura donné un sens à ce paradoxe: la guerre humaine! Je regarde mon cocher: grosses moustaches, large et épaisse barbe, je le vois sous le haut shako couvert de toile cirée de 1859. L'œil est clair; il y a de la bravoure et de la bonté dans cette franche figure française. Si l'on parle de "leurs" atrocités, la série est inépuisable. Déjà, en 1870, on a vu, en maint endroit, ce qu'ils pouvaient faire. Pourtant 1870 ne fut rien auprès de 1914: c'est qu'ils étaient vainqueurs; puis, il faut tout dire, leur civilisation était moins avancée, leur "kultur" moins développée.

Mon collègue et ami Armand Dayot, le distingué inspecteur des beaux-arts et moi, nous proposons de soumettre aux pouvoirs publics une mesure de stricte justice. Nous demanderons qu'une commission soit formée, le cas échéant, pour reprendre dans les musées d'Allemagne un paiement en nature, consistant en œuvres d'art de premier ordre. Il n'en manque point. Nous les connaissons toutes, ayant souvent visité ce pays-là au temps de la trompeuse paix. Nous ferons tout pour que ce projet, encore une fois, de simple équité, aboutisse et soit mené au mieux des intérêts français et belges. Un mot seulement pour finir. Dans le compte ne sera pas compris le fameux buste de "Flora," que M. Bode, l'homme qui authentique les Rembrandt moyennant finances, avait acheté comme un Léonard et qui était bourré par son auteur, anglais, de vieux numéros du "Times". ARSENE ALEXANDRE.

— Et mon père a dit: oui. Oh! merci! Tiens, tu es le meilleur des papas. El Louise s'était assise sur les genoux tremblants de son père. — Ce n'était donc pas ce que vous réclamaient quand je suis entrée! Henri se tut. — Eh bien! vous ne répondez pas, est-ce que je me serais trompée? — Cet Henriot est un mauvais ouvrier, interrompit M. Forbath, etc. — Il changera; du reste, tu ne voudrais pas le réduire à la misère; si tu savais comme n'a de mignons enfants, il y en a un, tiens, qui n'est pas plus bant qu'un chou, je le regardais l'autre jour il aidait, le pauvre petit, sa mère dans le soin de leur jardin; ah! qui'il avait de belles joues roses! Et songe donc, mon bon père, que par ta faute, tous ces pauvres enfants pâtiraient, criant la faim, ils mourraient peut-être; et je sens que cela nous porterait malheur; et je mourrais peut-être moi aussi, alors toi, comme la femme de l'ouvrier l'écrierai-tu. — Arrête ma fille, mon enfant, ah, tu es sans pitié! Et, trémpé de sueur, Forbath pressa follement sa Louise dans ses bras. — Alors tu veux bien, fit-elle calmement, Henriot pourra reprendre son travail ce matin! — Tu y tiens donc bien? — Oh! oui, les pauvres gens sont si peu heureux; écoute, père, si un jour ils se révoltaient et mettaient le feu à l'usine. Forbath tressaillit. — Vois-tu la nuit, si on se réveillait dans les flammes quand on est très en colère on ne réfléchit à rien, et les mauvaises pensées troubent les cerveaux irrités. "Forbath parut ébranlé, il réfléchit un instant. — Eh bien, je cède, puisque cela te fait plaisir."

Façonneton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

Commenté le 30 septembre 1914

LA Conquête du Bonheur

PAR JACQUES FRONTON (suite)

Lamoune, pressé, craignant à cette heure de compromettre Louise, arriva de suite au but. Il raconta à la jeune fille la scène de la nuit et la promesse qu'il avait faite à Henriot. Mademoiselle Forbath, très émue, tendit sa main à Henri. — Comment le remercier, tu nous as tous sauvés cette nuit, car sans toi à cette heure, il n'y aurait ici que des flammes, sans compter les morts, tu es bon, aussi je t'aime bien. — Chère mignonnes, tu me paies trop. — Non, mais n'aie pas peur, je ferai mieux encore plus tard. — Ils se tirèrent, tous deux, subitement gênés. — Il faut que cet homme rentre à l'usine, dit tout à coup Henri pour rompre le silence. — Certainement, je suis de ton avis, cette simple condescendance de la part de leur patron adoucisra beaucoup les ouvriers, et quelques bonnes paroles les calmeront tout à fait.

— Mais ton père? voudra-t-il? je crains... — J'en fais mon affaire. Viens le trouver vers deux heures; il est toujours là. Tu lui parleras de son chef tanneur; tu lui diras que tu l'intéresses de ce pauvre diable, qui a beaucoup d'enfants, qui est méritant chez lui. Tu lui expliqueras qu'il a regret de s'être révolté, qu'il l'a promis d'être raisonnable; enfin, tu sais bien, tu ne seras pas embarrassé. Puis, comme grand coup, tu raconteras à mon père la fermentation qui règne parmi les ouvriers; tu lui feras envisager les conséquences d'une grève avec ses incidents pénibles sans compter les pertes d'argent, etc... Toute la rengaine quoi! — Et s'il refuse? — S'il refuse, je paraitrai. Mon petit salon donne dans son cabinet; j'entendrai tout, et si hazard il ne voulait pas consentir, je viendrai. On verrait bien s'il oserait me refuser à moi! Oh! cela je ne le crois pas: ce serait la première fois! — Ma chère Louise, aussi bonne que belle. — Non, je ne suis pas bonne, mais je t'aime. Cela me force à faire bien, pour ne pas t'être trop inférieure, à toi qui est parfaite! — Tu es un ange, ma Louise. C'est moi qui aurais besoin de tes leçons pour te ressembler et devenir meilleur. Il faut que nous nous quittons; on doit s'éveiller chez toi. Il ne faut pas que ton père se doute... — Je crains rien, je serai vite dans ma chambre, on ne s'apercevra pas de ma sortie. Maintenant que me voilà prévenue tout se passera bien, sois-en sûr. Papa ne m'a jamais refusé un seul de mes caprices; il ne commencera pas aujourd'hui, oh! je lui demanderai, une chose raisonnable, un acte d'humanité. — Henri s'approcha de Louise et, longuement,

— Mais ton père? voudra-t-il? je crains... — J'en fais mon affaire. Viens le trouver vers deux heures; il est toujours là. Tu lui parleras de son chef tanneur; tu lui diras que tu l'intéresses de ce pauvre diable, qui a beaucoup d'enfants, qui est méritant chez lui. Tu lui expliqueras qu'il a regret de s'être révolté, qu'il l'a promis d'être raisonnable; enfin, tu sais bien, tu ne seras pas embarrassé. Puis, comme grand coup, tu raconteras à mon père la fermentation qui règne parmi les ouvriers; tu lui feras envisager les conséquences d'une grève avec ses incidents pénibles sans compter les pertes d'argent, etc... Toute la rengaine quoi! — Et s'il refuse? — S'il refuse, je paraitrai. Mon petit salon donne dans son cabinet; j'entendrai tout, et si hazard il ne voulait pas consentir, je viendrai. On verrait bien s'il oserait me refuser à moi! Oh! cela je ne le crois pas: ce serait la première fois! — Ma chère Louise, aussi bonne que belle. — Non, je ne suis pas bonne, mais je t'aime. Cela me force à faire bien, pour ne pas t'être trop inférieure, à toi qui est parfaite! — Tu es un ange, ma Louise. C'est moi qui aurais besoin de tes leçons pour te ressembler et devenir meilleur. Il faut que nous nous quittons; on doit s'éveiller chez toi. Il ne faut pas que ton père se doute... — Je crains rien, je serai vite dans ma chambre, on ne s'apercevra pas de ma sortie. Maintenant que me voilà prévenue tout se passera bien, sois-en sûr. Papa ne m'a jamais refusé un seul de mes caprices; il ne commencera pas aujourd'hui, oh! je lui demanderai, une chose raisonnable, un acte d'humanité. — Henri s'approcha de Louise et, longuement,